

# L'innovation destructrice

**Author :** Luc Ferry

**Categories :** [Art & Société](#)

**Date :** 18 juin 2014

*Nous publions avec l'aimable autorisation de son [auteur](#) et celle des [éditions Plon](#) les bonnes feuilles de son dernier ouvrage [L'innovation destructrice](#), dans lequel Luc Ferry adapte à la mondialisation d'aujourd'hui l'expression de « destruction créatrice » de l'économiste Schumpeter.*

Dans les années qui viennent, (...) ce sont plusieurs mutations technologiques gigantesques qui se profilent. A vrai dire, elles sont déjà en marche, mais nous les discernons mal, faute de percevoir encore à quoi elles vont servir. Leurs retombées seront pourtant colossales, tant sur le plan économique que dans nos existences quotidiennes : il s'agit d'abord des biotechnologies et des nanotechnologies, qui vont bouleverser notre approche de la mort et de la maladie, mais aussi de l'informatique et des sciences cognitives : face à ces mutations technologiques, qui auront au début des impacts négatifs sur le plan social, deux attitudes se dessinent. Celle des théoriciens de la « décroissance » et, plus généralement, de tous ceux qui voudront conserver les structures passées, les « avantages acquis », et qui seront balayés par l'histoire ; celle de l'adaptation aux logiques nouvelles qui seule nous permettra d'en profiter, de vivre mieux, plus libres et plus longtemps, mais qui demandera des efforts considérables et qui produira aussi, pour certains, pour ceux qui seront laissés pour compte, des effets particulièrement désespérants.

Voilà pourquoi il s'agit enfin de comprendre que ce n'est pas une simple « crise » momentanée que nous vivons, mais une révolution permanente qui ouvre des perspectives sans doute enthousiasmantes pour ceux qui « gagneront », mais infiniment angoissantes pour les autres, pour ceux qui sont attachés à leur petit espace de vie, à leur pré carré, à leur coin de province ou à leurs statuts en voie d'extinction, et qui, on peut et doit le comprendre, ne perçoivent que les effets délétères du capitalisme dans leurs existences bouleversées.

## **La « dépossession démocratique » et la montée de l'impuissance publique**

Mais il faut aller plus loin encore dans l'analyse des effets contrastés, indissolublement positifs et négatifs, de ce processus incessant d'innovation : car il n'est pas seulement déstabilisant sur le plan économique et social pour toute une partie de la population, mais il possède aussi, sur un plan philosophique et moral, une particularité redoutable, à savoir qu'il est par nature dénué de sens.

Dans le monde capitaliste en effet, l'histoire mondiale, la *Weltgeschichte* dont parlaient Hegel et

Marx, n'avance plus guidée et pour dire « aspirée » par la représentation d'une fin, d'un grand dessein, comme on pouvait encore le penser ou à tout le moins l'espérer au temps des Lumières, de la Révolution française ou encore de la IIIe République, *mais nous avançons irrésistiblement poussés par la logique anonyme, mécanique, automatique et aveugle de l'innovation pour l'innovation*. Pour l'entrepreneur qui doit s'adapter sans répit à une concurrence désormais mondiale, l'innovation tous azimuts n'est pas une perspective pleine de sens, un grandiose projet de civilisation, mais un cahier des charges, une nécessité absolue, un impératif vital. Comme une espèce animale qui ne s'adapte pas est « sélectionnée » dans le monde de Darwin, une entreprise qui n'innove pas sans cesse est vouée à disparaître, à être avalée par le voisin.

Il ne s'agit plus de viser la liberté et le bonheur, de travailler au progrès humain, comme un philosophe du XVIIIe siècle pouvait encore le croire, mais tout simplement de survivre, de se battre et de « gagner » dans un monde de compétition devenu féroce. Sans être immoral, le capitalisme, du moins à l'état chimiquement pur et compte non tenu des correctifs que l'Etat-providence y apporte, est parfaitement amoral, car intrinsèquement dénué de sens. Qui peut croire sérieusement que l'on sera plus libres et plus heureux parce qu'on disposera d'une nouvelle version de son smartphone dans six mois ? Personne, mais nous l'achèterons tous. Tel est le monde dans lequel nous sommes entrés.

Encore une fois, cela ne signifie nullement que cet univers soit mauvais, qu'il n'apporte pas dans nos vies certains progrès infiniment précieux, ceux-là mêmes que j'ai évoqués plus haut. Au contraire, j'y insiste encore à dessein d'éviter un malentendu fâcheux, il nous permet de vivre mieux, plus longtemps, de vieillir en meilleure santé, dans des conditions incomparablement plus douces qu'elles ne l'étaient dans les temps anciens ou qu'elles ne le sont encore dans les pays restés en marge dans l'histoire du capitalisme. Qui peut nier qu'on vit infiniment mieux à Paris ou à Berlin aujourd'hui qu'en Syrie ou en Centrafrique ? Reste que la logique de l'innovation pour l'innovation est proprement insensée, dénuée de toute signification.

Voici pourquoi.

Pour quiconque y réfléchit, il apparaîtra que la principale caractéristique de l'histoire mondiale aujourd'hui, c'est que nous ne savons ni quel monde nous construisons, ni pourquoi nous y allons. Pour des raisons structurelles, essentielles et nullement anecdotiques, le cours du monde a perdu le sens qu'on pouvait encore lui prêter, à tort ou à raison, tout au long de l'histoire de la république, disons jusqu'aux années 1980 durant lesquelles, du reste, de manière significative, on assiste à l'apparition du mot même de « mondialisation » : les moteurs qui régissent le cours général du monde sont désormais en nombre infini ; ce sont des millions d'entreprises, de laboratoires, d'universités, de produits culturels divers qui entrent en compétition entre eux pour former comme autant de confluent, de vecteurs, dont la résultante, le fleuve unique de l'Histoire, est tout à fait imprévisible a priori. Voilà pourquoi nul n'a anticipé les grands événements de la seconde moitié du XXe siècle, ni la chute de l'Empire soviétique, ni la montée de l'islamisme intégriste, ni même la crise des *subprimes* ou les révolutions qui ont secoué le monde arabe.

A l'absence de sens de l'histoire, à son caractère structurellement imprévisible et opaque, s'ajoute encore un autre effet inquiétant, lui aussi intrinsèquement inhérent à la logique la plus essentielle du capitalisme moderne, à savoir le fait qu'au sein de la mondialisation les leviers des politiques nationales ne lèvent pratiquement plus rien. Penser que la croissance dépend du ministère des Finances est juste dérisoire, et ce pour une raison de fond : nos politiques sont restées étatico-nationales alors que le marché est devenu mondial, de sorte que, j'y insiste, les leviers des politiques traditionnelles tournent la plupart du temps à vide. De là, au moins pour une large part, le discrédit dans lequel les politiques nationales (à la différence des politiques locales, par exemple celles des maires des grandes villes) sont aujourd'hui tombées. Non que nos leaders soient stupides ou corrompus – certains le sont sans doute, mais ce n'est nullement le cas général. En revanche – et voilà qui est aussi incompréhensible que désespérant pour une majorité de nos concitoyens – nous vivons une inexorable montée de l'impuissance publique.

Entre une mondialisation qui rend les modes de gouvernance nationaux de plus en plus inopérants et une médiatisation affolante, car liée elle aussi à la logique de l'audimat, c'est-à-dire de nouveau à celle de l'innovation pour l'innovation (le « scoopisme »), nos politiques sont réduits peu à peu à la portion congrue. Le temps est loin où le Général de Gaulle pouvait penser qu'un « Commissariat au Plan » permettrait d'élaborer une politique exclusivement nationale destinée à reconstruire la France d'après guerre. C'est bien sûr aussi dans ce contexte aussi qu'il faut comprendre le relatif succès des discours protectionnistes ainsi que des diverses formes de souverainisme qui leur sont en général associées à l'extrême-droite comme à l'extrême-gauche : face à l'impuissance croissante des politiques publiques au sein de la mondialisation, face à la concurrence « déloyale » des BRICS, la tentation du retour à un Etat-nation souverain, pour absurde qu'elle soit dès qu'on y réfléchit un peu, possède une apparence de bon sens qui fonctionne très naturellement comme un miroir aux alouettes pour une partie non négligeable du grand public.

Paradoxalement, c'est tout au contraire en passant par le détour d'institutions supranationales – pour nous, celles de l'Europe – qu'on pourrait redonner quelques marges de manœuvre aux politiques nationales. En d'autres termes, c'est parce que je suis souverainiste que je suis proeuropéen et même, sur certains points, fédéraliste, ce qui ne signifie évidemment pas que l'état actuel de l'Union européenne me paraisse satisfaisant, loin de là.

Mais il est d'ores et déjà clair que le capitalisme mondialisé, par-delà même les effets purement économiques et sociaux de l'innovation destructrice, nous pose sur un plan proprement philosophique deux questions cruciales, celle du pouvoir et celle du sens, ou, pour les formuler de manière plus explicite encore : *comment reprendre la main sur un cours du monde qui, parce qu'il est désormais globalisé, nous échappe chaque jour davantage ? Pour quoi faire, pour mettre en place quel projet, quel grand dessein ?*

**[Pour aller plus loin : Luc Ferry, \*L'innovation destructrice\*, éd. Plon, 2014.](#)**